

—Je n'en sais rien. Bref, le garde nous a prévenus ; le brigadier est resté là-bas et, pour ne pas perdre de temps, m'a envoyé à Versailles.

M. Delalande se fit renseigner exactement sur le lieu du drame, puis :

—Passez chez tous ces messieurs ; moi, je pars immédiatement. Surtout envoyez-moi vite mon greffier et le médecin.

Il prit une voiture dans la cour de la gare, et, au lever du jour, il arrivait dans l'allée qui lui avait été indiquée et au fond de laquelle grouillait un petit rassemblement.

—Personne d'arrêté ? interrogea aussitôt M. Delalande.

—J'ai deux hommes qui battent le bois, répondit le brigadier.

—Faites écarter la foule.

Et M. Delalande se pencha pour examiner le cadavre.

—Mais cet homme n'a pas été tué ici ? dit-il aussitôt.

Il voyait une trainée de sang qui se perdait sous les arbres.

—Non, répondit le garde, je l'ai trouvé dans le fourré.

—Vous auriez mieux fait de l'y laisser.

—Je ne voyais que le bout de ses pieds, j'ai cru d'abord que c'était quelque braconnier qui se cachait.

Après avoir assez longuement étudié le cadavre et la position qu'il occupait, M. Delalande se dirigea vers le fourré ; les branches étant très serrées, il n'y pénétra que difficilement.

—Sans doute, dit le garde, un particulier qui aura choisi cet endroit-là pour se suicider !...

—Non, répliqua vivement le juge, il se serait déchiré les vêtements pour y pénétrer ; et ses vêtements ne sont pas déchirés. Je crois plutôt qu'on l'a tué autre part et qu'on l'a traîné ici en écartant les branches. Et cependant, voici le pistolet.

Son pied avait heurté l'arme.

—Comment était placé le corps ?

Le garde indiqua la position qu'occupait le cadavre dans le fourré.

—Ce n'est pas un suicide, conclut M. Delalande après un instant de réflexion. Pour que cet homme se fût suicidé, il faudrait qu'il eût rampé sous les branches ; et, une fois installé, il aurait peut-être pu se tirer une balle dans la gorge, mais pas dans la tempe : il n'y a pas l'écartement nécessaire. Cet homme a donc été assassiné, et on a essayé de faire croire à un suicide.

Il revint dans l'allée, retourna le cadavre et vit en dessous, un assez gros amas de feuilles sèches.

Il souleva un paquet de ces feuilles et constata que la terre était tachée de sang.

—Voici l'endroit où ce malheureux est tombé. Après le crime, l'assassin a introduit sa victime dans le fourré ; et il a recouvert le sang avec des feuilles. Lorsque vous avez traîné le corps du fourré dans l'allée, vous avez écarté une partie de ces feuillages, mais le plus gros était resté sous lui : voici bien la tache principale.

En ce moment, un homme portant une livrée, arriva en courant, passa malgré les gendarmes et s'arrêtant devant le cadavre, bégaya tout effrayé :

—C'est lui ! C'est Monsieur !

—Monsieur... qui ?

—Le baron de Montmoran, mon pauvre maître. Tout à l'heure, j'ai été bouleversé de ne pas le trouver dans sa chambre... Et, comme des voisins m'ont dit qu'on venait de découvrir un suicidé dans le bois...

—Pourquoi donc votre maître se serait-il suicidé ?

—Il avait tant de chagrin de la perte de sa femme !...

—Et ceci est bien le pistolet de votre maître ? demanda M. Delalande, en montrant l'arme au domestique.

—Non, monsieur, je ne lui connaissais pas ce pistolet, à moins qu'il ne le tint enfermé.

M. Delalande examinait l'arme, forte, mais très soignée, très élégante.

Sous la crosse, un écusson était gravé.

—Ce n'est pas l'écusson de mon maître, affirma le domestique.

Suivant une habitude prise dès ses débuts, M. Delalande commença de dessiner un plan détaillé du lieu du crime.

Bientôt il fut rejoint par le procureur impérial, le greffier du juge, le commissaire de police ; et, tandis qu'ils recommençaient l'instruction déjà faite par M. Delalande, celui-ci achevait son plan.

Puis on transporta le cadavre dans la villa où dormait encore la pauvre enfant, que cet assassinat rendait doublement orpheline. Et les dépositions du domestique, de la cuisinière et de la nourrice permirent aussitôt d'établir la situation de la victime et les circonstances qui, selon eux, rendaient très acceptable l'idée du suicide.

Ces circonstances furent confirmées par le frère du mort, le comte de Montmoran, qu'on prévint par dépêche et qui arriva dans la matinée. Son frère cadet, le baron de Montmoran avait toujours vécu avec leur mère ; l'aîné s'étant fait marin, comme tous ceux de sa race, le cadet s'était consacré à la comtesse douairière : il était, d'ailleurs, d'un caractère très doux, pas aventureux, et passait sa vie à écrire des études historiques.

Avant de mourir, sa mère avait eu le bonheur de le marier selon ses vœux, et, depuis ce grand deuil il avait complètement déserté le monde et avait jalousement caché à Ville-d'Avray, son bonheur de jeune marié.

Un second malheur l'avait alors frappé : sa femme était morte d'une embolie quelques heures après la naissance de sa fille. Et son désespoir avait été si grand que, bien certainement, sans l'existence de sa fille, il eût dès lors suivi sa femme dans la tombe.

—Vous admettriez donc que votre frère se soit suicidé ? demanda le juge à M. de Montmoran lorsque celui-ci eut achevé de donner ces détails.

Le comte répondit par des sanglots et murmura :

—Hélas ! Ce n'est que trop probable.

—Votre frère avait-il des ennemis ?

—Je ne lui connaissais que des amis.

—Avait-il de l'argent chez lui ?

—Je l'ignore.

—Qu'a-t-il fait hier soir ?

La domestique et la cuisinière répondirent sans hésiter :

—La veille, M. le baron, comme tous les soirs, avait assisté au coucher de sa fille. Puis il avait diné.

—Seul ?

—Oui, seul, quoi qu'il eût annoncé qu'il attendait quelqu'un.

Mais au moment du diner, une lettre était arrivée, et il avait dit :

—Servez. Cette personne ne viendra pas.

—Il n'a pas nommé cette personne ?

—Non.

—Où a-t-il mis la lettre ?

—Il l'a brûlée avant de se mettre à table. Vers dix heures il est sorti pour se promener un peu, mais nous a dit de nous coucher.

—Avait-il passé toute la journée à Ville-d'Avray ?

—Non, il était allé à Paris l'après-midi.

Pourquoi ? On l'ignorait.

M. Delalande montra alors le pistolet au comte de Montmoran.

—Connaissez-vous cet écusson ?

Le comte eut à peine jeté les yeux sur l'écusson, qu'il balbutia, tout terrifié :

—Ce sont les armes de la famille de Trévenec.

—Ce pistolet appartient donc à un membre de cette famille ?

Le comte se troublait de plus en plus.

—Mais, que supposez-vous Monsieur, s'écria-t-il. Le marquis de Trévenec est un gentilhomme très accompli... très malheureux en ce moment, par suite d'un fâcheux mariage, mais un des plus nobles Français que je connaisse.

—Je ne puis faire encore que de bien caractériser mes suppositions, répliqua M. Delalande, que ces détails intéressaient prodigieusement ; je constate simplement que cette arme doit appartenir au marquis de Trévenec ; sans doute nous expliquera-t-il comment elle se trouvait à côté du mort. Mais, voudriez-vous compléter vos renseignements : le marquis de Trévenec n'est-il pas officier de marine ?

—Il l'était, Monsieur, prononça tristement le comte de Montmoran ; mais pour se marier il a dû démissionner...

—Qui a-t-il épousé ?

—Une simple paysanne de son pays.

—Et sa famille a consenti ?

—Le marquis n'a plus que sa mère, et j'ai à peine besoin de vous dire qu'elle s'est formellement opposée à ce mariage.

Et elle n'y a pas assisté ?

—Naturellement.

—Ce marquis de Trévenec est-il riche ?

—Brouillé avec sa mère, qui détient toute sa fortune, il est absolument sans ressources.

—Peut-être vous avait-il emprunté de l'argent ?

—J'aurais mis, de grand cœur, ma bourse à sa disposition ; mais il est très fier et m'a gardé rancune d'avoir désapprouvé son mariage ; nos relations étaient brisées.

—Il n'en était pas de même entre votre frère et lui ?

—Non. Mon frère l'a toujours défendu ; et je crois avoir compris que, comme le marquis se disposait à quitter la France, pour chercher fortune en Amérique, mon frère allait lui avancer une somme relativement considérable.

M. Delalande s'informa encore du nom du banquier du mort, de l'adresse de l'hôtel habité momentanément par le marquis de Trévenec ; puis, il remercia le comte et passa près d'une heure à examiner le cadavre avec le médecin, qui venait d'arriver.

Les gendarmes expédiés dans le bois, rentraient sans avoir rien découvert de suspect : l'assassin, en admettant qu'il y eût un assassinat, avait d'ailleurs eu tout le temps de disparaître, la mort remontant environ à onze heures du soir.

Quand M. Delalande était chargé d'une instruction, il ne vivait plus que pour cette instruction ; il ne se donna même pas le temps de déjeuner, poursuivit son enquête à Ville-d'Avray jusque vers une heure, puis il partit pour Paris.

Et, à la fin de l'après-midi, il se présentait dans un petit hôtel de l'impasse du Havre et demandait M. de Trévenec.

On lui indiqua un numéro de chambre au quatrième étage.

Il monta, et une femme, très simplement vêtue, le reçut sur le seuil de cette chambre.

—Votre mari, Madame ?

—Veuillez parler bas, Monsieur. Mon mari est très fatigué par toutes les courses qu'il a dû faire au moment de notre départ, et il dort. Que voulez-vous de lui ?

—Il faut que je lui parle sans tarder.

—Il s'agit donc d'une chose importante ?

—Très grave.

—Mais qui êtes-vous, Monsieur ?

Il se nomma.

La femme eut une sorte d'effroi ; toutefois, M. Delalande n'en conclut encore rien, sachant que ce titre de juge d'instruction impressionne les consciences les plus tranquilles.

Comme à regret, la femme, après l'avoir introduit, écarta les rideaux du lit et éveilla son mari.

Le marquis de Trévenec avait un visage ravagé ; et ce réveil ou sursaut lui donnait une expression hagarde.

—Que me veut-on ?